Charlebois, Tina. *Miroir sans teint*. Ottawa : Interligne, 2014. 56 p.

Un exil rassurant.

Miroir sans teint, le nouveau recueil de poésie de l'auteure franco-ontarienne Tina Charlebois, se situe dans le domaine de l'hybridité dont il est question dans le livre, un lieu peu réconfortant où il faut parfois se contenter de miettes plutôt que de savourer un repas copieux lors d'un banquet qui est servi ailleurs. Les textes du recueil se positionnent par rapport à cet *ailleurs* que l'on ne saurait atteindre à même le lieu où le sentiment d'exil prend forme. Charlebois exprime de différentes façons cette altérité. Tout d'abord, dans une série de textes qui tentent une description du lieu d'habitation lui-même, une ville qui s'appelle Cornwall mais qui pourrait prendre la forme de n'importe quelle des villes en Ontario où habitent les francophones, un lieu dans lequel on se promène le plus souvent en fantôme plutôt qu'en citoyen véritable, où l'on ne se fait pas souvent reconnaître ou où l'on se fait méconnaître. Ce lieu est peuplé de passants qui font l'effet de rôdeurs plutôt que de véritables habitants en chair et en os. Et, puisqu'il est souvent question de nourriture dans les textes, ces rôdeurs sont invités à des festins plutôt maigres, où la nourriture se digère mal. Le lieu lui-même ne fournit pas le nécessaire pour que les gens qui le peuplent puissent espérer bien se sentir dans leur peau, encore moins s'épanouir. La nature environnante qui, dans un autre contexte, offrirait, pour le moins, des images de fuite ou des rêves d'évasion, ici n'offre aucune porte de sortie puisque, selon les mots de l'auteure, « la nature n'inspire pas ». D'ailleurs, là on s'y retrouve devant un craquement qui fouette, une fragrance de moustiques, une piste de hoquets. Cela ne saurait rassasier qui que ce soit. Où alors trouver refuge ?

La deuxième partie, qui se limite à deux pages, indique la rupture dont l'auteure se sent victime. Il ne s'y trouve que quelques mots épars, étalés comme des panneaux de signalisation qui, au lieu de servir d'indicateurs d'une piste de secours ou d'une route de fuite, servent à indiquer les points de non-retour de la géographie concentrique. On semble voué à toujours revenir au même point, où les rescapés sont réduits à la recherche d'une restructuration de leur propre langage de rapetissement, sans pourtant maîtriser les rudiments de la langue qui leur permettrait de bien cerner leur dilemme ou définir leur sort. Ils se retrouvent plutôt devant leur vocabulaire appauvri, des phrases qu'ils n'arrivent pas à compléter, des mots qu'ils n'arrivent même pas à écrire correctement. Donc les rudiments de la langue qui leur servirait peut-être d'échappatoire leur fait défaut.

Ce constat mène au « tiraillement aigu » décrit dans la troisième partie, où l’auteure ne cherche même plus à décrire son désarroi dans une langue poétique ni à avoir recours à des images ou à des référents pour tenter d’exprimer sa déception, une soif que seule l’aridité semble pouvoir étancher. Le miroir sans teint, évoqué par le titre du recueil, se résume alors à un regard qui ne fournit pas de reflet, qui n’offre peut-être pas d’image satisfaisante de soi-même ou qui offre une image sans fond à laquelle il ne vaut pas la peine de se mirer.

Ce recueil offre un regard très dur et intransigeant sur la situation du minoritaire, où le peuple qui cherche à s’y reconnaître risque de n’en sortir avec un profond sens de dépaysement, où l’individu à la quête d’identité risque de ne plus se voir tel qu’il a déjà été ou tel qu’il aimerait se voir.

Chose curieuse, dans ce recueil, le sentiment d’exil dont héritent les habitants de la ville floue (sans frontières) leur donne un « semblant d’appartenance » qui, au lieu de s’apparenter à la tragédie, finit par les rassurer. Vivre d’exil nourrit l’exil qui, à son tour, crée ses propres lieux d’être : des rues, des maisons, une façon de marcher, de boire, de manger et, d’une manière un peu perverse, un moyen de s’assouvir et de se rassasier. Se nourrir à petites miettes réduit l’appétit à un besoin de survie plutôt que de vitalité, semblable à la nécessité de se contenter de mots mal formés pour tenter d’exprimer sa vérité. Un exil qui écrase mais qui, à l’intérieur de ses enceintes peu solides et mal formées, crée l’illusion d’une citadelle, c’est-à-dire un reflet sur lequel on peut incruster sa propre image, un visage que l’on peut réinventer à sa guise, une vérité qu’il n’est plus nécessaire de regarder en pleine face.

Paul Savoie